

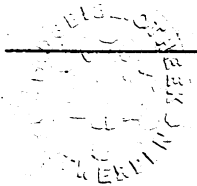
LOUIS MARSOLLEAU

---

LE BANDEAU  
DE PSYCHÉ

COMÉDIE EN UN ACTE EN VERS

Représentée pour la première fois sur la scène de la *Comédie-Française*, le lundi 21 mai 1894.



PARIS

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS  
11, RUE DE GRENELLE

—  
1894

Tous droits réservés.

*PERSONNAGES :*

PSYCHÉ. . . . .	M <sup>lle</sup> MULLER.
LA MÈRE DE PSYCHÉ. . . . .	M <sup>me</sup> AMEL.
L'AMOUR . . . . .	M. DEHELLY.

---

# LE BANDEAU DE PSYCHÉ

La scène représente la chambre de Psyché. A droite, une porte. Au fond, une grande baie ouverte sur une nuit de clair de lune. Un lit de repos. A gauche, une grande tapisserie. Au moment où le rideau se lève, Psyché est endormie, étendue sur le lit. L'Amour debout est penché vers elle. — Une lampe grecque.

## SCÈNE PREMIÈRE

L'AMOUR

*(Il s'incline vers Psyché et l'embrasse.)*

Dodo, Psyché. Je pars. Et je reviens !...

*(L'Amour disparaît.)*

## SCÈNE DEUXIÈME

PSYCHÉ

*(Elle se réveille peu à peu.)*

Pareille

Aux chatouilles d'un brin d'herbe dans mon oreille,  
Une caresse me frôlait, et tout à coup  
Elle s'éloigne, et laisse un regret à mon cou.  
Mais quoi ! que dis-je ? sur mon cou ? Billevesée !  
Suis-je folle ? Un baiser !... Ce rêve m'a brisée...  
Un rêve ? Mais vraiment mon cou brûle ! Pourtant  
J'étais seule. — A côté, maman dort. — On l'entend !  
Mes verroux sont tirés, ma serrure est fidèle...  
Je sens encor comme un frisson de pointe d'aile  
Palpitant sur ma nuque, et si délicieux,  
Si long que je n'aurais jamais ouvert les yeux !

*(Soupirant.)*

Songe ! mensonge !

*(Elle se lève, va vers un miroir, la lampe à la main,  
le tremblement de sa main fait vaciller la lampe.)*

Eh ! mais...

*(Avec impatience.)*

Que cette lampe bouge !

Là, sur mon cou, tout près de l'oreille, c'est rouge !  
 Oh ! c'est rouge vraiment ! comme c'est rouge ! Et puis  
 Mes yeux ! oui ! j'ai mes yeux creusés comme des puits !  
 Qu'ai-je encor fait, en rêve ? Oh ! ce rêve ! J'ai honte.  
 Tout cela, ce n'est pas des choses qu'on raconte.

Maman me dit toujours : « Dormir, c'est reposer. »

*(Attentive à son miroir.)*

Mais c'est-qu'on jurerait la trace d'un baiser !

*(Songeuse.)*

Peut-être on reposait quand on dormait, naguère.

Aujourd'hui, quand je dors, je ne repose guère.

LA VOIX DE LA MÈRE DE PSYCHÉ, *cognant au mur.*

Psyché.

PSYCHÉ

Ma mère ?...

LA MÈRE

Il faut dormir !

PSYCHÉ

Je dors !

LA MÈRE

Tu dors ?

PSYCHÉ

Oui, ma mère !

*(Un silence.)*

Eblouissant de pourpres et d'ors,  
 Chaque nuit, quand mes cils, au souffle de Morphée,  
 Sont bien clos sous ma chevelure décoiffée,  
 Un jeune homme, plus beau que les dieux, vient à moi,  
 Et chaque nuit, mystère, ivresse, extase, émoi !  
 Dans l'obscur caveau noir de mon sommeil éclate  
 Un éblouissement de bonheur écarlate.

*(Tristement.)*

Ce n'est qu'un rêve, hélas !

LA VOIX DE LA MÈRE

Tu ne dors pas, Psyché !

PSYCHÉ, *avec impatience.*

Mais si, ma mère !

J'ai le cœur effarouché

D'une angoisse non sans douceur qui me pénètre.

J'attends je ne sais quoi dont j'ai peur.

*(Elle va à la fenêtre.)*

La fenêtre

Est haute.

*(Elle va à la porte.)*

Et ce verrou.

*(Elle remonte vers son lit.)*

Je me recouche. Mais

Que Zeus me fouette, si jamais je m'endormais !

*(Songeuse.)*

Car enfin, pourquoi cette rougeur que je touche

Semble-t-elle à mon cou l'empreinte d'une bouche ?

*(Elle va pour se recoucher.)*

### SCÈNE TROISIÈME

#### PSYCHÉ, SA MÈRE

*(La mère de Psyché, une lampe à la main, entre par la porte à droite.)*

LA MÈRE

Ma fille ! eh bien ! quel bruit !

PSYCHÉ

J'allais me mettre au lit.

LA MÈRE

Ah ! ton teint sera frais ce matin. C'est joli !

PSYCHÉ

Ma mère !...

LA MÈRE

C'est avec ta beauté que tu joues !

Tiens ! vois tes yeux cernés jusqu'au milieu des joues !

Tes lèvres dont les coins sont déjà chiffonnés,

Et ces deux plis, à droite, à gauche de ton nez !

Ah ! Zeus !

PSYCHÉ

Mais...

LA MÈRE

Justement, pour demain je t'annonce...

PSYCHÉ

Quoi donc ?

LA MÈRE

Une visite! et qui vaut plus d'une once.  
 Oui, Xeniclès t'a vue. Il t'aime, tu lui plais!  
 Xeniclès, le marchand d'or, Xeniclès-Palais!  
 Il te veut pour épouse...

PSYCHÉ

Oh! maman! ce gros homme

LA MÈRE

La sottie! Et puis après? Gros ventre, grosse somme!  
 Il viendra ce matin te demander, à toi,  
 S'il te convient d'aller habiter sous son toit,  
 Et t'offrir l'anneau des fiançailles.

PSYCHÉ

Ma mère,  
 Il est laid!

LA MÈRE

Il m'a fait un relevé sommaire  
 De ses biens. Il a, tant en terres qu'en argent,  
 De quoi rendre le cœur d'une mère indulgent :  
 Il possède dix-neuf fermes en Etolie,  
 Des vignes à Samos, des bois en Thessalie.

PSYCHÉ

Oh! ma mère, il est chauve!

LA MÈRE

Il a presque un quartier  
 De Sicyone et le faubourg neuf tout entier;  
 Des maisons dans Corinthe, Athènes, Mitylène.  
 Il a deux cents troupeaux de moutons dont la laine  
 Bat sur tous les marchés la laine de Milet,  
 Et des vaches qui sont superbes, s'il te plaît,  
 Et des chevaux dont les allongements épiques  
 Ont gagné le dernier Grand-Prix aux Olympiques.

PSYCHÉ

Oh! ma mère, il est sot!

LA MÈRE

Il a plus de neuf-cent

Trente-mille-sept-cent-vingt-trois dragmes luisant  
Placés sur des comptoirs solides.

PSYCHÉ

Il est sale !

Ma mère !

LA MÈRE

Tout poisson qu'on dessèche ou qu'on sale,  
Dans les ports de la Crète où sont ses entrepôts,  
Lui rapporte son poids de billon. Et les peaux  
Que l'on tanne pour lui dans la Thrace et l'Épire,  
Lui fourniraient de quoi s'acheter un empire ;  
Il a...

PSYCHÉ

Tout ce qu'il a, ma mère ! Il me déplaît !

LA MÈRE

Oùï, parce qu'il est sot, gros, chauve, sale et laid !  
Belles raisons !

PSYCHÉ, *suppliante.*

Maman, oh non !

LA MÈRE

Enfin, ma fille,  
Moi, je te parle en bonne mère de famille !  
Maintenant, tu feras à ton gré, n'est-ce pas ?  
Allons, dors ! Entends-tu ? Le coq chante là-bas.  
Le matin va bientôt descendre sur la grève.  
Repose un peu.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE QUATRIÈME

PSYCHÉ, seule. Puis L'AMOUR.

PSYCHÉ, *avec élan.*

Mon rêve ! oh ! mon rêve ?

L'AMOUR

*(Il apparaît subitement, non par la porte, mais dans  
une surnaturelle et brusque déchirure de la cloison.)*

Ton rêve !

PSYCHÉ, épouvantée.

Ah !

L'AMOUR

*(Il éteint la lampe. Nuit sur la scène.)*

Silence !

PSYCHÉ

Mais, mais...

L'AMOUR

Tais-tois !

PSYCHÉ

J'ai peur !

L'AMOUR

Pourtant

Tu m'attendais !

PSYCHÉ

Je t'attendais ? moi ? non ! va-t'en !

Va-t'en !

L'AMOUR

Psyché !...

PSYCHÉ

J'ai peur !

L'AMOUR

Peur de moi ?

PSYCHÉ

Peur de l'ombre !

Qui donc es-tu ? Je tremble !...

L'AMOUR

Écoute !

PSYCHÉ

Il fait trop sombre !



Qui donc es-tu ?

L'AMOUR

Ton pauvre cœur bat sous ma main  
Comme un petit oiseau captif.

PSYCHÉ

Plus tard, demain,  
Tu reviendras ! Il fait si noir.

L'AMOUR

Ma voix, méchante,  
N'est donc pas dans ton âme un souvenir qui chante ?

PSYCHÉ

Si.

L'AMOUR

N'as-tu pas senti, dans ton rêve endormi,  
Toute ta chair heureuse et peureuse à demi,  
S'émouvoir longuement comme en cet instant même ?  
Dis l'car si ton esprit m'écarte, ton corps m'aime.  
Ne reconnais-tu pas l'accent de mes aveux,  
Et le même frisson des talons aux cheveux ?

PSYCHÉ

Tais-toi ! va-t'en !

L'AMOUR

Mon bras, sous ta taille se glisse.

Souviens-toi.

PSYCHÉ

Mais qui donc es-tu ?

L'AMOUR

Ta gorge lisse

N'a jamais tressailli sous ce vol de baisers  
Qui passent, toujours effleurants, jamais posés ?

PSYCHÉ

Oh ! mon rêve !

L'AMOUR

Sens-tu, sous ma lèvre vibrante,  
S'ouvrir ta bouche ainsi qu'une rose mourante ?

PSYCHÉ

Ah! je t'adore!

(Un rayon de lune vient baigner la scène, éclairant à demi le couple.)

L'AMOUR

Hélas! j'aurais désiré tant  
 Rester pour toi le Rêve indécis et flottant!  
 Le Rêve enveloppé de doute et de mystère,  
 Plus doux que le plus doux des bonheurs de la terre.  
 Ah! que n'as-tu dormi, dormi toujours, Psyché!  
 Ton Rêve était la Joie exquise, sans péché,  
 Sans remords; mais voici levé le premier voile,  
 Et tu rougis dans ton ivresse, ô mon étoile!

PSYCHÉ

Non, je suis bien heureuse, et je voudrais te voir.

L'AMOUR, *sombre.*

Me voir!

PSYCHÉ, *très suppliante.*

Oh! dis!

L'AMOUR, *avec violence.*

Besoin de voir et de savoir!  
 Besoin d'analyser jusqu'au dégoût les choses,  
 De vider les pantins, de disséquer les roses!  
 Besoin d'approfondir quand on pourrait jouir:  
 Besoin grognant! c'est toi qui, sans cesse à fouir,  
 Détarrant du groin, les vérités tuantes,  
 Déflores l'univers pour tous ceux que tu hantes!

(Tendrement.)

Toi, du moins, ma Psyché, laisse-moi te garder,  
 Laisse-moi te sauver du mal de regarder!  
 Donne tes yeux. Mets ce bandeau sur tes prunelles,  
 Et tu goûteras les extases éternelles,  
 Car je suis le bonheur! Car tes rêves du jour,  
 Tes songes de la nuit, c'est moi! Je suis l'Amour!

PSYCHÉ, *elle se laisse nouer le bandeau.*

Je fais ce que tu veux, puisque tu me l'ordonnes,  
 Amour! J'accepte ce bandeau que tu me donnes.

L'AMOUR

Va, l'idéal, c'est d'être aveugle dans mes bras!

PSYCHÉ

Je ne te verrai pas !

L'AMOUR

Tu m'imagineras !

*(Il rallume la lampe. Clarté sur la scène.)*

Celui dont le front de lumière  
Hantait ton enfance première,  
D'une vision coutumière,  
C'est moi !

Celui que tes quinze ans moroses,  
Malgré la langueur des chloroses,  
Sentaient venir fleuri de roses,  
C'est moi !

Celui que ta rouge jeunesse,  
Innocente et vierge faunesse,  
Appelait, désirant qu'il naisse,  
C'est moi !

Celui vers qui ton cœur s'emporte,  
A qui ta chambre ouvre sa porte,  
Qu'il soit brun, blond ou roux, n'importe !  
C'est moi !

Celui que cherchent tes yeux vagues,  
A terre, aux cieus ou sur les vagues,  
Quand tes doigts tourmentent tes bagues,  
C'est moi !

Quand la fièvre en toi tambourine,  
Celui pour qui bat ta narine,  
Pour qui se gonfle ta poitrine,  
C'est moi !

PSYCHÉ

Oui, tu dis vrai ! Ta voix m'alanguit toute, et filtre  
Goutte à goutte, au fond de mon être, comme un philtre.  
Je suis à toi, voici des jours, des jours, des jours ;  
N'est-ce pas que nous nous aimons depuis toujours ?  
Va, je contemple en moi ton image lointaine,  
Tes yeux altiers, ton front fier, ta lèvre hautaine,

Et je sais ton sourire auroral, et je sais  
 L'essor victorieux de tes pas cadencés.  
 O douceur du baiser poignant l'âme ravie !  
 Sentir près de soi de la Vie ! et de la Vie  
 Qui vous aime ! Oh ! restons longtemps comme cela :

*(Un silence. L'Amour à genoux près de la couche de  
 Psyché. Psyché caresse rêveusement la chevelure de  
 l'Amour.)*

Ainsi, c'est toi ! le Dieu des Dieux ! toi que j'ai là.

Vois-tu, quand j'étais petite, petite,  
 Je couchais sous un plafond coloré  
 Où l'on avait peint ta mère Aphrodite  
 Et toi-même avec ton bel arc doré.

Et c'est de toi seul, et de ton image  
 Qu'étaient pleins mes yeux, en s'ensommeillant,  
 Quand ma mère, au soir, faisait son ramage  
 Et me balançait dans mon berceau blanc.

Les cheveux au vent, ceints de feuilles vertes  
 Tu m'éblouissais d'un rire vainqueur,  
 Tes ailes d'azur largement ouvertes,  
 Et ta flèche d'or pointant vers mon cœur.

Sitôt endormie, ah ! je le devine,  
 C'est toi, descendu de ton ciel vermeil,  
 Qui penchais sur moi ta face divine  
 Et me câlinais pendant mon sommeil.

Mes lèvres d'enfant se sentaient baisées  
 D'un baiser d'en haut-fleuri d'au-delà.  
 Et quand bleuissait l'aurore aux croisées,  
 Mon premier regard te retrouvait là.

Ah ! du premier jour, de la première heure,  
 C'est toi mon seigneur, mon dieu, mon amant,  
 Et vois-tu, je ris, je chante et je pleure  
 Sans savoir pourquoi ni sentir comment !

#### L'AMOUR

Parle-moi, ma Psyché ! Je crois que tes paroles  
 Ont un parfum ! Il monte, — ainsi que des corolles  
 D'églantine, — de tes sourires palpitants,  
 Une odeur de fraîcheur vivante et de printemps.

Jé suis heureux ! Car moi, l'Amour, qui fais qu'on s'aime,  
 Moi qui passe, éveillant les aveux, et qui sème  
 Pour le bonheur de tous les êtres sous les cieus  
 La moisson chère des baisers délicieux ;  
 Moi par qui s'attendrit l'âme des vierges dures,  
 Par qui volent, dans les brises, sous les verdurees,  
 Au clair soleil, en la saison des renouveaux,  
 Des essais de désirs qui grisent les cerveaux,  
 Moi seul, n'avais jamais humé la moindre goutte  
 A la coupe que j'offre au monde et dont il goûte,  
 Et de tout l'univers devant moi désarmé,  
 Moi, l'Amour ! j'étais seul à n'avoir pas aimé !

PSYCHÉ, *coquette*.

Et depuis ? -

L'AMOUR

Ah ! depuis ! je renais, je suis ivre !  
 Immortel, je ne vivais pas ! je me sens vivre !

PSYCHÉ

Tu m'aimes ?

L'AMOUR

Ah ! trois fois femme ! qui m'écoutant  
 Trembler la voix au rythme de mon cœur battant,  
 Sembles douter de ma tendresse, pour qu'encore  
 Je te répète : « je t'adore ! » — Je t'adore !

PSYCHÉ

C'est si bon !

L'AMOUR

Vrai ?

PSYCHÉ

Bien vrai ! Mais dis, comment te vint  
 La fantaisie, ô mon Olympien divin,  
 De t'incliner vers une fille de la terre ?  
 Est-ce un mystère ?

L'AMOUR

Non ! ce n'est pas un mystère.  
 Un beau jour du printemps dernier, lassé des dieux,  
 Fatigué de Phébus et de Zeus radieux

Dont la foudre finit par rompre les oreilles,  
 Le caprice me prit de vaguer sous les treilles,  
 Dans les sillons, le long des sentiers de jasmins  
 Et d'errer comme un homme au milieu des humains.  
 Et je priai ma mère Aphrodite, aux mains frêles,  
 D'atteler à son char nacré ses tourterelles,  
 — Car ma mère est toujours en route un peu partout —  
 Et de me déposer sur terre, n'importe où.  
 Aphrodite, riant de ses yeux pleins de flammes  
 Dit : « Tu veux que je te conduise voir des femmes,  
 Mauvais garçon ! »

PSYCHÉ.

Mauvais garçon, c'était vrai?

L'AMOUR

Non!

Je voulais fuir la face hargneuse de Junon!  
 Pallas et son hibou lugubre!

— Oh ! la jalouse ! —

Il est, au bord de l'Illyssos, une pelouse  
 Riche de boutons d'or et de senteurs de thym.  
 C'est là que me laissa ma mère. Le matin  
 S'éveillait, chatoyant sur la rosée en perles;  
 Dans les buissons, s'égosillaient les jeunes merles,  
 Et le fleuve frisait son onde au vent léger  
 Tout parfumé d'odeurs profondes d'oranger;  
 Et tout à coup, voici que derrière un vieux saule  
 Jaillit un rire clair. Une blancheur d'épaulé  
 M'apparut entre les feuillages. J'approchai,  
 Et je te vis au bain toute nue, ô Psyché.  
 Ah ! tes bras blancs que rosissait la vague fraîche !  
 Tes seins raidis par le fouet du courant rêche !  
 Tes blonds cheveux léchant tes hanches comme un flot.  
 D'un élan grelottant tu te baissais dans l'eau,  
 Et tes petites dents claquaient. Et l'onde éprise,  
 Brusque, t'enveloppait d'un frisson de surprise ;  
 Et soudain, je reçus un choc cruel et doux,  
 Un nuage tomba sur mes yeux ; mes genoux  
 Tremblèrent ! et je sus pourquoi l'Univers m'aime !  
 Car un de mes traits d'or m'avait blessé moi-même.

(A ce moment, un craquement de serrure se fait à la porte de la mère de Psyché. Psyché se dresse brusquement, un doigt aux lèvres, impose silence à l'Amour, et du bras lui indique une tapisserie à gauche, derrière laquelle l'Amour se cache.)

PSYCHÉ

Chut!

Cache-toi. Là!

(Psyché se rejette dans son lit et feint un profond sommeil.)

### SCÈNE CINQUIÈME

LA MÈRE, elle entre une lumière au poing, va au lit de Psyché, s'étonne, et brusquement :

Hum!

PSYCHÉ, elle feint de s'éveiller. Très effrayée.

Hein! quoi? qu'y-a-t-il?

LA MÈRE

Mais

Tu parlais à l'instant!...

PSYCHÉ

Je parlais? je dormais!

Tu m'as fait peur!

LA MÈRE

Tu parlais haut! je te l'assure.

PSYCHÉ, avec doute.

Oh! je parlais! c'est vrai?

LA MÈRE

Tu peux en être sûre!

PSYCHÉ

Quoi! je rêvais! Enfin, était-ce une raison De m'éveiller ainsi? J'ai cru que la maison

Croulait. J'en tremble encor. Et je serai malade !  
Voilà !

LA MÈRE

Voyons, Psyché !

PSYCHÉ

Toujours la bousculade

Sans crier gare ! On n'est pas brusque à ce point-là !

LA MÈRE, *elle aperçoit le bandeau de Psyché et s'étonne*  
*tout à coup.*

Un bandeau ! Quelle idée ! Oh !

PSYCHÉ, *nerveuse.*

Justement ! j'ai la

Migraine ! et j'ai serré ce voile sur mes tempes

Pour défendre mes yeux de la clarté des lampes !

LA MÈRE

Bon ! Il ne manquait plus que la migraine ! Eh bien !  
Xeniclès...

PSYCHÉ

Ah ! sur celui-là ! non ! rien ! plus rien !

Ma mère !

LA MÈRE

Mais...

PSYCHÉ

Si c'est pour lui que tu m'éveilles...

LA MÈRE

Ecoute-moi !...

PSYCHÉ

Je vais me boucher les oreilles !

LA MÈRE

Tu n'as pas de bon sens !

PSYCHÉ, *se bouchant les oreilles.*

Non !

LA MÈRE

Ma fille !

PSYCHÉ, *elle arrache son bandeau.*

Non ! non !



Et puis, je ne veux plus même entendre son nom !  
 Oh ! son ventre roulant ! sa face stupéfaite !  
 Son rire gras ! ses pieds ! Est-ce que je suis faite  
 Pour égayer les nuits d'un éléphant massif ?  
 Il est avare ! il est stupide ! il est poussif !  
 Mourir ! oui, tout ! plutôt que cette vie affreuse !  
 Ma mère ! j'ai seize ans ! je voudrais être heureuse !

LA MÈRE

Bon ! ne dirait-on pas, — voyez le beau danger !  
 Qu'on va te dépecer, te cuire et te manger !  
 Xeniclès...

PSYCHÉ

Moi ! j'irais avec les ménagères,  
 Marchander au marché les herbes potagères !  
 M'enquérir si l'oignon donne, si les poireaux  
 Prospèrent ! et si les navets s'annoncent gros !  
 Et si les choux, avec leurs frisures bravaches,  
 Sont, ce jour-là, bons pour les gens ou pour les vaches !  
 Moi ! je m'exposerais aux brutales façons  
 Des maraîchers et des vendeuses de poissons !  
 Jamais !

LA MÈRE

Psyché ! vraiment !...

PSYCHÉ

La noce faite à peine,  
 Je serais verrouillée à double et triple pêne !  
 (Tu n'as jamais sondé l'âme d'un commerçant,  
 Maman !) Sur ma jeunesse en proie au tant pour cent,  
 Je verrais se murer le cachot méphitique  
 De votre monotone existence pratique !  
 Plus de musique ! plus de livres ! A quoi bon ?  
 Je serais bonne assez pour saler le jambon !  
 L'élégance ? un danger. Et l'esprit ? une tare.  
 Et si mes doigts se promenaient sur la cithare,  
 Mon époux s'écrierait, bouche bée et l'œil rond :  
 « C'est une artiste ! » en tapotant du doigt son front !  
 Et je vérifierais les comptes des servantes,  
 Le long du jour, après les achats et les ventes !  
 Et je cuirais des confitures, n'est-ce pas ?

LA MÈRE

Mais ma fille!

PSYCHÉ

Et jusqu'à l'heure de mon trépas,  
Les yeux baissés, modeste et tenant mon haleine,  
Au coin de mon foyer, je filerais la laine!

LA MÈRE

Mais, Psyché! c'est la vie honnête!

PSYCHÉ

Grand merci!

Elle est charmante!

LA MÈRE

Et c'est toi qui parles ainsi!

PSYCHÉ

Le matin, quand le drap de la couche se gonfle  
D'un gros corps de mari qui souffle, grogne et ronfle,  
M'éveiller! regarder ce dormeur rouge et laid  
Et me lever, pieds nus, pour lui chauffer du lait!  
Courir à la cuisine, et secouer l'esclave,  
Faire apporter le bain où mon maître se lave,  
L'eau pour la barbe, et le savon, et les rasoirs,  
Diriger les balais, mener les arrosoirs!  
O joie! et nettoyer la maison tout entière  
Des dalles de la cave aux plombs de la gouttière!

LA MÈRE

Ma fille!...

PSYCHÉ

Et cependant qu'en toute liberté,  
Pour ses affaires, ses plaisirs ou sa santé,  
Mon époux s'en irait déambuler, tranquille,  
Toute seule, telle une Ariane en quelque île,  
Moi, ravaudant le linge, et gardant le logis,  
Je moisirais comme une souche!

LA MÈRE

Oh! je rougis

A l'ouïr divaguer de la sorte ! Et, sans doute,  
La tarentule t'a piquée !...

PSYCHÉ

On le redoute !

Ma mère ! tu ne peux me comprendre, d'ailleurs !  
Quoi ! lorsque le soir vert s'emplit des cris railleurs  
Des oiseaux, revolant à leurs nids vers les arbres,  
Sous le soleil couchant qui dore les vieux marbres,  
A l'heure où le déclin des clartés dans les cieux  
Ouvre une source, en nous, d'émois délicieux  
Qui resserrent la gorge et font le cœur fragile,  
Je mettrais l'huile, moi ! dans les lampes d'argile !  
Et Xeniclès, fumé de deux verres vidés,  
Rentrerait, exultant d'un heureux coup de dés,  
Loquace ! et m'assiégeant d'un souffle détestable !  
Et nous nous assoierions en tête à tête, à table !  
Hélas ! et de sa bouche épaisse, incessamment,  
Coulerait le récit fétide et déprimant  
De ses démarches, de ses gains, de ses usures,  
Ses démêlés pour les loyers de ses mesures,  
Le poids de l'or, le prix du bois, le cours du blé,  
Et la hausse sur les agneaux de pré-salé !

LA MÈRE

Ces propos seraient d'un citoyen économe  
Et sage !

PSYCHÉ

Et j'aurais, moi ! des enfants, de cet homme !

LA MÈRE

Je ne sais qui t'a mis la cervelle à l'envers.  
On ne s'épouse pas pour se chanter des vers !

PSYCHÉ

Des enfants nés à sa ressemblance, poupées  
Aux traits bouffis, aux teints sales, aux chairs fripées !  
Il me faudrait, jusqu'à ce qu'ils puissent marcher,  
Toucher, coucher, moucher, doucher, sécher, torcher  
Les petits monstres de ce monstre, et recueillie,  
Religieusement les gavant de bouillie,  
M'alourdissant ainsi qu'un fruit qui devient mûr,  
Rester clouée au sol comme une image au mur !

LA MÈRE

Ma fille, tu ferais ce que fait toute mère.  
C'est le devoir, et c'est la vie!

PSYCHÉ

Elle est amère!  
Ne rien sentir! ne rien entendre! ne rien voir!  
C'est ce que vous nommez la Vie! et le Devoir!  
Eh bien, non! J'ai dans l'âme une révolte rose  
Contre la tyrannie obscure de la prose!  
Toute une floraison de rêves argentins  
Eclot en moi. Les soirs pourprés, les bleus matins  
Exaltent en mon être un cœur avide et tendre.  
Et je veux voir! je veux sentir! je veux entendre!  
Celui qui m'aimera, je veux l'aimer aussi!  
Me donner tout entière en lui criant : merci!  
Oui! toute! mais il faut que le désir m'en naisse.  
Je suis jeune! il me faut un baiser de jeunesse!  
La lèvre rouge, le sang vif, les claires dents!  
Mes yeux ne brûleront que pour des yeux ardents!

*(avec exaltation.)*

Il le sait bien, celui qui m'écoute ici même;  
L'amour! mon bel amant que j'adore et qui m'aime!  
Le doux héros, l'archer vainqueur, le dieu joli  
Dont le parfum demeure aux rideaux de ce lit!  
L'Amour! l'Amour!

LA MÈRE

Mais elle est folle! que dit-elle?

PSYCHÉ, *très exaltée.*

Amour! Amour! je suis l'élue et l'Immortelle!

LA MÈRE

Elle est folle! Bonsoir! N'agite pas tes bras!  
Dis ce qu'il te plaira. Fais ce que tu voudras!  
J'ai peur des fous!

*(Grognant et s'en allant.)*

Vit-on jamais choses pareilles!  
Ce flot d'absurdités bouillonne en mes oreilles.

*(Elle rentre dans sa chambre.)*

## SCÈNE VI

PSYCHÉ seule, puis L'AMOUR.

PSYCHÉ

Enfin!

*(Elle court à la tapisserie derrière laquelle s'est caché  
l'Amour, la soulève, et ne voit rien.)*

Personne! Où donc est-il? Tu t'es caché?

L'AMOUR, *invisible encore.*

J'attends que le bandeau soit aux yeux de Psyché.

PSYCHÉ

Quoi! ce bandeau! Toujours?

L'AMOUR, *invisible.*

Toujours!

PSYCHÉ, *elle remet le bandeau.*

Je suis soumise,

Méchant!

L'AMOUR, *apparaissant.*

Méchant? Non! — Bon.

PSYCHÉ

Hélas! elle est permise

Aux dernières des amantes, — je vais pleurer!

L'ivresse entière de ne rien, rien ignorer

De leur joie et de s'en embaumer toute l'âme.

Moi, je me brûle au feu sans admirer la flamme.

L'AMOUR

Eh quoi! Te comparer aux autres femmes, toi?

Les autres, que le ciel écrase comme un toit,

Trainent, sans horizon, leur vie humaine, en proie

À la fatalité terrestre qui les broie.

Leur cœur, toujours déçu, se ferme à peine ouvert

Et leurs bonheurs sont courts comme des jours d'hiver.

La chanson du matin, le soir s'est déjà tue

Et chaque heure qui sonne est une heure qui tue.

Toi, Psyché, c'est un Dieu qui te sauve. Et je veux  
 Ecarter le vol des chagrins de tes cheveux,  
 En t'offrant le moyen, qu'ignorent tous les hommes,  
 D'éterniser l'instant adorable où nous sommes.  
 Ce bandeau sur tes yeux, c'est l'amour dans ton cœur  
 Toujours vivant, toujours joyeux, toujours vainqueur !  
 Heureuse aveugle que mes précautions gardent,  
 Entends pleurer les malheureuses qui regardent !

PSYCHÉ

Mais mes yeux sont jaloux. Quand ma bouche frémit  
 Sous ton baiser, et que mon sang bout à demi  
 Et que ma main se crispe en tes doigts ; et que rose,  
 Mon oreille écoute une antienne peu morose,  
 Et que ma gorge se soulève, et que mon cou  
 Frissonne, et que mon nez palpite tout à coup,  
 Et qu'une volupté qui rayonne et qui vibre  
 M'envahit toute et m'épanouit fibre à fibre,  
 Mes yeux seuls, à l'écart sous ce bandeau soyeux  
 Se désolent. Ils sont jaloux, mes pauvres yeux !

L'AMOUR

Psyché, Psyché ! le goût de la douleur te tente !  
 O curieuse, éternellement mécontente !  
 Femme !

PSYCHÉ

Je ne suis pas heureuse tout à fait !

L'AMOUR

Tu ne le seras plus du tout, quand j'aurai fait  
 A ton caprice.

PSYCHÉ

Oh dis ! laisse que je retire  
 Ce bandeau. La joie incomplète est un martyr.

L'AMOUR

Ecoute-moi, je t'en conjure. Voudrais-tu  
 Que ton rêve, d'un coup banal soit abattu ?  
 Que notre idylle, à tant d'idylles ressemblante,  
 S'achève et meure en déception désolante ?

PSYCHÉ

Quelle déception craindrais-je ? N'es-tu pas  
 L'Amour ? Le Dieu dont tous les Dieux suivent les pas ?

Plus haut que le soleil, plus fort que la rafale !  
 L'enfant qui prosternas Hercule aux pieds d'Omphale  
 Et tiens le monde entre tes dix doigts écartés ?  
 N'es-tu pas la Beauté de toutes les Beautés ?  
 Ne suis-je pas ta chose à tout jamais conquise ?  
 Oh ! délecter mes yeux de ta splendeur exquise !  
 Savourer du regard ta couronne de fleurs  
 Et le carquois où dort, — rires futurs et pleurs  
 De demain, — le faisceau de tes flèches perçantes,  
 Et contempler tes deux ailes éblouissantes  
 Qui te portent de l'Occident à l'Orient,  
 O cher tyran impitoyable et souriant !

L'AMOUR

Je t'en supplie encor : non !

PSYCHÉ

Et je t'en supplie.

Encore : oui !

L'AMOUR

Tu le veux ?

PSYCHÉ

Je ne suis pas jolie  
 Du tout, du tout, sous ce bandeau disgracieux.  
 Mes yeux ne te voient pas : tu ne vois pas mes yeux.

L'AMOUR

Alors ! décidément tu t'obstines ?

PSYCHÉ, *joignant les mains.*

J'insiste !

L'AMOUR

Tu te rappelleras cette minute triste !  
 Eh bien ! soit !

*(Pendant qu'il a parlé, il a dépouillé tous ses attributs  
 divins. Si bien qu'au moment où Psyché le voit, il  
 n'est plus qu'un homme.)*

PSYCHÉ

Oh ! merci !

*(Elle détache son bandeau )*  
 Mes mains tremblent d'émoi.

Ah ! toi ! c'est toi ! c'est !... c'est... c'est vous ?

L'AMOUR

Ce n'est que moi !

PSYCHÉ, *troublée et déçue.*

Toi ! Vous ! L'Amour ?

L'AMOUR

L'Amour !

PSYCHÉ

Qui tout à l'heure ?...

L'AMOUR

Certes !

Qu'avais-je dit ? Voici que tu te déconcertes !

PSYCHÉ

Cieux !

L'AMOUR

Tu caches ton front dans tes doigts hésitants !  
Tu voudrais ne plus voir ?

PSYCHÉ

Hélas !

L'AMOUR

Il n'est plus temps !

PSYCHÉ

Mais où sont le carquois ? les flèches ? la couronne ?  
Et le rayonnement d'astre dont s'environne  
La majesté du Dieu vers qui mon cœur vola ?  
Et les ailes qui m'effleurèrent ?...

L'AMOUR

Tout cela  
N'étincelait qu'en ta bienheureuse ignorance.  
Ton ignorance a fui. Tu nais à la souffrance.  
Tu voulais voir ? tu vois. Ton regard s'est heurté  
Au désenchantement de la réalité.  
Les trésors inconnus sont les seuls qu'on renomme.  
L'Amour n'est que ceci tout simplement : un homme.



Je souhaitais, moi qui t'aimais,  
T'apporter l'éternel délice ;  
Demeurer le Rêve, à jamais  
Mystérieux, qui frôle et glisse.

Le Rêve qui, dans ton sommeil,  
Sans que ta pudeur fut blessée,  
Promenait un baiser vermeil  
Sur ta jeune chair caressée.

Le Rêve, dont la volupté  
Te laissait lasse et satisfaite,  
Mais claire comme un ciel d'été,  
Et joyeuse comme une fête.

Mais le hasard aux jeux pervers  
Permit que ce soir l'insomnie  
Ait tenu tes yeux grands ouverts :  
La belle amour était finie.

De cette heure où tu savouras  
Trop réellement tes ivresses,  
Où tu défaillis en mes bras,  
Sous de trop certaines caresses,

La paix de ton bonheur d'avant  
Se troubla comme l'eau d'un vase,  
Et de vagues hontes souvent  
T'ont fait regretter ton extase.

Pourtant, nos corps, nos cœurs d'accord,  
Narguant le jour cru qui diffame,  
Tu pourrais être heureuse encor,  
Mais tu fus curieuse, ô femme.

Tu refusas la douce nuit,  
L'ombre bienveillante et divine,  
Où disparaît ce qui nous nuit  
Où ce qui nous sert se devine

Emportée aux cieux, tu voulus  
 Scruter les cieux et leur mystère.  
 Voici que ton bonheur n'est plus  
 Et que tu retombes sur terre.

Tes rêves sont éteints. Le charme est mort, Psyché !  
 Il ne te reste que le remords d'un péché,  
 Et tu me hais !

PSYCHÉ

Je suis sous un coup de tonnerre !

Grâce !

L'AMOUR

— Il faut pour aimer rester visionnaire !  
 Et c'est fini pour toi, l'éclat des visions.  
 Demain, tu souriras de tes illusions.  
 C'est peut-être tant mieux, Psyché !

PSYCHÉ

Tant mieux ?

L'AMOUR

Sans doute !

Tu vas rentrer dans la commune grande route.  
 Délestée à jamais de ce goût anormal  
 Du Mieux qui, dédaignant le Bien, conduit au Mal.  
 Et ton époux l'en lormira — béatitude —  
 Dans une affection tranquille d'habitude,  
 Tiédeur paisible où s'apaisera ta rancœur.  
 Adieu ! C'en est fini des fous élans du cœur  
 Et des soifs d'idéal et des faims de chimère !  
 Et l'Amour n'a plus rien à faire ici !

*(L'Amour, après un dernier baiser de la main, disparaît. Psyché, restée seule, tombe assise sur un siège, et songe quelque temps, le front dans ses mains. Par la grande baie, le petit jour commence. Le ciel s'est éclairci. Le matin se lève. Psyché, soudain, dans l'élan d'une décision prise, se redresse, va vers la porte de la chambre de sa mère et frappe.)*

PSYCHÉ

Ma mère !

*(On entend du bruit dans la pièce à côté. Psyché, une dernière fois, regarde le ciel qui s'éclaircit peu à peu.)*

SCÈNE VIII

PSYCHÉ, SA MÈRE

LA MÈRE

Qu'est-ce ? Quoi ?

PSYCHÉ

J'ai rêvé. Voici l'aube qui luit.  
Xeniclès veut ma main, dis-tu ? Donne-la-lui !

(Rideau.)